

## LE GRADE DE « ROYALE ARCHE » EN FRANCE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

par Pierre Mollier

1. « According to the R.A. Register of the Antients, Dermott was exalted R.A., 24th June, 1746—the date on which he was installed Master of his Lodge. », dans R.E. Parkinson, « Ireland and the R.A. degree », *Ars Quatuor Coronatorum*, n° 79, 1966, p. 186. Beaucoup d'auteurs citent cette réception de Dermott au *Royal Arch* en 1746 sans malheureusement en donner la source. Nous remercions Paul Paoloni de nous avoir signalé cette référence.

2. Dans son célèbre *Ahiman Rezon, or A help to all that are, (or would be) free and accepted Masons*, seconde édition, Londres, Robert Blake, 1764, p. 46. La phrase originale est : « ... Royal Arch (which I firmly believe to be the root, heart, and marrow of masonry) ».

3. En effet, à la différence des *Antients*, les *Moderns* considéraient que le Royal Arch n'était pas de même nature que les trois premiers grades, qu'il ne relevait donc pas de la Grande Loge et qu'il devait être pratiqué dans un autre cadre.

4. Nous savons bien que la traduction *Arche Royale* est la plus fréquente en France mais, à la suite de René Guilly, nous choisissons nous aussi de traduire *Royal Arch* par « Arc Royal » (voir : Roger Dachez, « ark, arc, Arche », *Renaissance Traditionnelle*, n° 112, Octobre 1997, p. 291-299). Que l'on opte pour l'une ou l'autre traduction – et cela ne changera pas la compréhension de notre propos qui est essentiellement historique – les questions autour de la traduction du terme *Royal Arch* mettent en lumière des éléments symboliques tout à fait intéressants.

5. Cité dans Roy A. Wells, « The Premier Grand Lodge and the delayed recognition of the Royal Arch », *Ars Quatuor Coronatorum*, vol. 82 for the year 1969, p. 82.

6. Pierre Mollier, « Les sources juives et chrétiennes de la légende de la Voûte », *Renaissance Traditionnelle*, n° 192, Octobre 2018, p. 194-209.

LE ROYAL ARCH RESTE, JUSQU'À AUJOURD'HUI, L'UN DES GRADES MAJEURS DE LA MAÇONNERIE ANGLO-SAXONNE. Laurence Dermott, le Grand Secrétaire de la Grande Loge des Antients affirmait y avoir été reçu à Dublin en 1746<sup>1</sup>. Il le considérait comme « la racine, le cœur et la moelle de la franc-maçonnerie »<sup>2</sup>. Mais, contrairement à ce qui a parfois été avancé, les Moderns l'appréciaient et le pratiquaient aussi. C'est même eux qui vont constituer le premier Grand Chapitre en 1766<sup>3</sup>. En 1774, le Grand Secrétaire de la Première Grande Loge (des Moderns), James Heseltine, répond à un de ses correspondants : « Il est vrai qu'une grande partie de la Fraternité ici appartient à un grade de la Maçonnerie dit supérieur aux trois autres, appelé l'Arc Royal<sup>4</sup>. J'ai l'honneur d'être revêtu de ce grade et ses principes et ses cérémonies sont vraiment dignes d'éloges »<sup>5</sup>. En 1813, l'Arc Royal est intégré au système fixé par la Grande Loge Unie d'Angleterre avec cette déclaration, fort peu cartésienne mais souvent considérée comme une illustration du pragmatisme britannique, selon laquelle : « la pure et ancienne Maçonnerie consiste en trois grades et pas plus, à savoir ceux d'Apprenti, de Compagnon et de Maître Maçon y compris l'Ordre Suprême du Saint Arc Royal » ; trois seulement... y compris le quatrième ! En Écosse, en Irlande et aux États-Unis, le *Royal Arch* est pratiqué selon d'autres modalités mais revêt aussi une grande importance dans le parcours maçonnique.

Cette importance s'explique par son thème symbolique. Lors de la cérémonie, le Maître Maçon est conduit à redécouvrir un « secret » perdu avec la mort de l'architecte du Temple de Salomon rapportée au troisième grade. Secret essentiel, puisqu'il s'agit du véritable nom de Dieu – le « nom primitif » selon certains rituels – révélé dans une voûte souterraine dans les fondations du Temple. Là encore, il s'agit d'un thème dont on peut identifier les sources dans divers courants ésotérisants des traditions juive et chrétienne<sup>6</sup> et qui a été « mis en forme maçonnique ». D'un certain point de vue, il s'agit bien d'un quatrième grade qui clôt le cycle de la Maçonnerie symbolique puisqu'on y retrouve ce qui a été perdu lors de la construction du Temple relatée dans la légende d'Hiram.

Ce serait céder à une apparence trompeuse que de considérer le *Royal Arch* comme un sujet maçonnique essentiellement anglo-saxon. Dans toutes les Maçonneries, la perte – ou la mise à l'écart – du « vrai

mot » au grade de Maître ouvre à une suite qui puisse rétablir l'intégrité des « secrets » maçonniques. Comme l'imparfait appelle un travail de perfection. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les Maçonneries du continent, au premier rang desquels la Maçonnerie française, connaissent des grades qui jouent le même rôle que le *Royal Arch* britannique et qui entretiennent d'ailleurs avec lui des liens étroits. À partir de 1745, le *Vray Maître et Écossais* – et dans son sillage toute une série de grades qui en sont issus et qui constituent la famille des *Écossais de Perfection* ou *Écossais de la Voûte* – proposent un corpus légendaire et symbolique très proche de l'Arc Royal. En 1780, un voyageur français à Londres notait d'ailleurs « Autant que je puis juger par ce que le f. : Heseltine m'a dit, le *Royal Arch* n'est autre chose que le grade d'Écossais en France [...] Son grand objet est de retrouver le vrai mot de maître et de démontrer à l'homme le plus essentiel des Traits de lumière »<sup>7</sup>.

Très proches par les légendes et le symbolisme qu'ils développent, l'Écossais continental – essentiellement français et allemand – et l'Arc Royal ont manifestement une source commune. Ils remontent en effet tous deux au « premier haut grade » – nous utilisons cette expression par facilité mais il faudrait beaucoup la nuancer – de *Scot Master* – Maître Écossais – attesté en Angleterre dès le début des années 1730. Si, longtemps, on a dû se contenter d'hypothèses sur le contenu de ce mythique *Scot Master*, on connaît maintenant son contenu de façon à peu près certaine<sup>8</sup>. Or il relate justement la redécouverte du « vrai mot » – perdu au troisième grade – dans les ruines du Temple. Il est donc bien notre « chaînon manquant » entre le système en trois grades d'Apprenti, Compagnon et Maître des toutes premières années tel que divulgué par Prichard dans *Masonry dissected* et les premiers hauts grades.

La trame symbolique de ces « quatrièmes grades » semble s'être mise en place en deux temps. Dans un premier temps, le *Scot Master* britannique – et ses équivalents « Maîtres Écossais » continentaux – se caractérisent par une légende qui les situe dans les ruines du Temple de Salomon où le récipiendaire redécouvre – par terre, sous une pierre, au pied d'une colonne, sans plus de précision – le secret perdu du vrai nom de Dieu. Dans un second temps – et c'est un enrichissement « théâtral » presque naturel – cette découverte est transférée dans une voûte oubliée dans les fondations du Temple. On passe du Maître Écossais à son développement en Arc Royal ou Écossais de la Voûte. En Irlande le *Royal Arch* apparaît probablement au milieu des années 1740<sup>9</sup> et, en Angleterre, peu après 1750... Il semble alors y prendre la place du *Scot Master* dont on n'entend plus parler après 1758<sup>10</sup>.

En revanche, la Maçonnerie française gardera dans sa pratique les vestiges de ces deux « couches géologiques »... Le Maître Parfait, qui est un décalque continental du *Scot Master*, continue à être pratiqué pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle où il constitue même la porte d'entrée dans les hauts grades. Parallèlement, à partir de la fin des années 1740, la pratique du Vray Maître ou Écossais puis des Écossais de la Voûte se diffuse dans le sud de la France puis dans tout le royaume. On retrouve jusqu'à aujourd'hui dans le Rite Écossais Ancien et Accepté, qui est une sorte

7. Pierre Mollier, « Un témoignage sur la Maçonnerie en Grande Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Renaissance Traditionnelle*, n° 186, Avril 2017, pp. 140 et 144-145.

8. Pierre Mollier, « Un « Maître Écossais » archaïque aux sources de l'écossisme. Aurait-on enfin découvert le premier haut grade? », *Renaissance Traditionnelle*, n° 183, juillet 2016, pp. 276-284 ; et « Le rituel de Maître Écossais de Fredrik Horn et les débuts de l'écossisme », *Renaissance Traditionnelle*, n° 192, octobre 2018, pp. 217-223.

9. Pour une présentation synthétique de l'apparition du *Royal Arch* en Grande-Bretagne voir le chapitre III – « The early years of the Royal Arch Masonry » – du classique *Freemason's book of the Royal Arch* de Bernard E. Jones (version française de Georges Lamoine : *L'Arche Royale des francs-maçons*, Éditions de la Hutte, 2010). On pourra aussi consulter avec profit le chapitre de Harry Carr « More light on the Royal Arch » dans son très pédagogique *World of Freemasonry*, 1984 ; ou la première partie de Yasha Beresiner *200 years of Royal Arch Freemasonry in England 1813-2013 (a compendium of the order)* (Lewis Masonic, Hershaw, 2013) : « The Royal Arch – from birth to Union (1717-1813) » pp. 12-53.

10. Sur la chronologie précise du développement du *Scot Master* en Grande-Bretagne puis de son « remplacement » par le *Royal Arch*, voir Paul Paoloni, « Notes sur l'essor de la Maçonnerie spéculative dans les îles britanniques et sur le continent. Les nouveaux grades de Maître, Maître écossais et Passé maître. Constitution des rituels (1723-1744) », *Renaissance Traditionnelle*, janvier 2019, n° 193, pp. 22-23.